

lui, avait organisé une bureaucratie toute-puissante ; mais au moins elle s'inspirait d'une idée, elle devait travailler au bien public ; les sujets n'étaient pas admis au partage de l'autorité, mais Joseph désirait les voir prendre intérêt à la vie de l'État. Sous François, cet intérêt déjà est presque un crime. Les fonctionnaires seuls ont à s'occuper des affaires publiques ; encore est-ce uniquement pour appliquer d'une manière mécanique leurs instructions écrites : s'ils pensaient, ils se feraient tort. L'empereur avait son idéal de fonctionnaire : « Avec les soi-disant génies et les savants, on n'arrive à rien, ils veulent toujours tout savoir mieux que tout le monde, et arrêtent la marche des affaires, ou bien ils ne s'intéressent pas aux questions de tous les jours. Du sens commun et un bon séant, c'est le mieux de tout ¹. » Les fonctionnaires se le tenaient pour dit, et la machine tournait à vide ; mais les conséquences de ce régime sont faciles à imaginer : il affaiblit l'Autriche à l'intérieur et la déconsidéra en Europe. Les deux banqueroutes de 1811 et de 1816, préparées par les déplorables principes politiques et financiers de plusieurs générations, exécutées avec une incroyable brutalité et une véritable inconscience par des ministres de haute naissance et fort détachés de ces détails qui ne les touchaient pas, la seconde quelques mois après le congrès de Vienne, où la cour avait dépensé sans compter, en luxe et en représentation, des dizaines de millions, ne portèrent pas seulement au crédit de la monarchie une atteinte presque irréparable ; elles bouleversèrent les fortunes et les conditions, accumulèrent les ruines, détruisirent la confiance, ébranlèrent par l'exemple donné de si haut les notions mêmes de l'honnêteté et de la morale : elles contribuèrent plus qu'aucun autre acte à ce divorce du peuple et de l'État, dont la monarchie devait plus d'une fois éprouver les funestes effets.

Jamais plus lourd héritage ne trouva plus faible héritier. Ferdinand, atteint dès l'enfance d'une maladie qui le rendait aussi inapte à la pensée qu'à l'action, enfant malgré ses quarante-deux ans à son avènement, d'une extrême bonté, qui tenait en partie à sa faiblesse, de goûts simples et innocents, était incapable, sinon de régner, du moins de gouverner. Son père avait songé à l'écarter du trône ; mais par qui l'y remplacer ? François-Charles, le cadet de Ferdinand, valait à peine mieux que lui ; il n'avait lui-même que des enfants en bas âge : appeler l'aîné au trône ²,

1. Luschin, *Reichsgesch.*, 563.

2. François-Joseph, l'empereur actuel, né en 1830.